



AUTEURS & HISTOIRES

ANNANE	Djillali	103
BOUALI	Redouane	55
BURRI	Haran	71
COUILLARD	Philippe	10
DELAGE	Robert	46, 65, 73, 91, 98
DURAND	Pierre Jacob	95
FERLAND-CARON	Geneviève	85
FUMEAUX	ierry	124
FURGER	Philippe	22
GAGNON	Pierre	128
GAIST	Valérie.....	68, 74
HUMAIR	Luc.....	19
JEANNERET	Roland	34
JELDRES	Claudio	80
JOLIDON	René-Marc.....	106
LABONTÉ	Édith	115
LALIVE	Jean-Emmanuel.....	4, 7
LAMONTAGNE	René	31
LAURENT	Pierre.....	50
MARENCO	Patrice.....	112
MORRISSETTE	Yvon	2, 42, 48
PALMIER	Bruno	77
ROBERT	Claude-François.....	16, 61
SCHWAB	Marcos	118
TREMBLAY	René Michel	43

SUJETS & HISTOIRES

La mort – angoisse de la mort

- Le perroquet crucifié10
- Sous des yeux de verre 16
- Le doigt dans le bon trou19
- Le grain de beauté de Louise31
- Mademoiselle Lucie34
- Une jeune femme stoïque43
- L'enfant dans le sable50
- Le Patriarche55
- Une piqûre pour Mémé65
- Anecdotes de Sao Paolo71
- La población (la population)80
- La dernière destination85
- Larry98
- L'appel du légiste103
- Fatimata106

Sentiment d'insuffisance ou impuissance

- Le chemin de croix22
- Le grain de beauté de Louise31
- Une jeune femme stoïque43
- L'enfant dans le sable50
- La población (la population)80
- Ceux que le silence habite95
- Fatimata106
- M'aider Docteur, bonne chance!115

Prendre une décision – Incertitude – Doute

- Le doigt dans le bon trou 19
- Le chemin de croix 22
- En première page 61
- Histoire à dormir debout 77
- La población (la population) 80
- La dernière destination 85
- La peur 91
- Ceux que le silence habite 95
- L'appel du légiste 103
- Rencontre du troisième type 112
- M'aider Docteur, bonne chance! 115
- Aristóbulo Fernandez Delon Hepburn 118

Gestion des émotions, des sentiments

- Ma Rolande 2
- Le perroquet crucifié 10
- Sous des yeux de verre 16
- Le chemin de croix 22
- Le grain de beauté de Louise 31
- Mademoiselle Lucie 34
- Des mots de tendresse 42
- Une jeune femme stoïque 43
- La leucémie du vendredi 46
- L'enfant dans le sable 50
- En première page 61
- Pour toi, Marie-Eve 73
- La cécité 74
- La dernière destination 85
- Larry 98
- Fatimata 106

Le doigt dans le bon trou

Luc HUMAIR

L'histoire vécue de ce malade me paraît miraculeuse et quasi irréaliste, alors que ce fut bien une situation qui peut survenir en 40 ans de carrière médicale.

Un dimanche de septembre, j'attendais avec mon collègue chirurgien un rein d'un donneur allemand qui était compatible avec un receveur venant de Genève.

Nous étions au 10^e étage de l'hôpital cantonal de Genève en Suisse, lorsque le «bip» (paget) de mon collègue sonne. Le chef de garde de chirurgie venait lui demander conseil et ce qu'il fallait faire chez un malade qui s'était planté un coup de couteau dans le cœur. Le chirurgien sans aucune hésitation répond

«Je viens».

Je suis mon collègue et arrivés au rez-de-chaussée le «bip» sonne à nouveau; on lui annonce alors: «Ne viens pas car le malade est mort».

Malgré tout, la curiosité ne nous empêche pas de faire 50 mètres pour contempler le tableau qui nous attendait dans la grande salle d'admission. Autour d'un jeune patient, un chirurgien massait la cage thoracique de laquelle sortait le sang en abondance. Simultanément, un anesthésiste ventilait le malade au bout d'un tube de Mayo et deux autres chirurgiens essayaient de trouver une voie veineuse aux membres supérieurs.

Cette pièce d'examen ordinaire fut transformée en salle de spectacle en quelques secondes. Tous les acteurs étaient présents. Les chirurgiens, les chirurgiens thoraciques, les intensivistes, les internistes (dont moi...), les radiologues, les internes et stagiaires externes.... Le personnel soignant représentait pour ainsi dire le rideau de cette plateforme, se transformant, sous le jet rouge du sang du patient «mort», en scène meurtrière...

À vous couper le souffle. On se croirait dans un film

fantastique??? Je dois avouer que ce genre de mise en scène n'était pas forcément celle que j'ai vécue le plus souvent dans ma vie de médecin. La tension ne cessait pas de monter et l'ambiance avec ...

Sans trop réfléchir (effectivement, il y avait moins de secondes à disposition que de spectateurs), mon collègue chirurgien enfile des gants, fend le thorax afin de découvrir le cœur.

Et voilà, le cœur à ciel ouvert.

Ce fut un beau ciel, misère! Entre les linges qui absorbent le sang coulant, nous observons la présence d'un trou de 2 cm sur la paroi latérale du ventricule droit. Le collègue chirurgien décide alors immédiatement d'enfoncer son doigt pour boucher le trou dans le cœur tout en essayant de le masser simultanément.

Hélas, le malade a perdu trop de sang ce qui a désamorcé la pompe complètement.

Le médecin réanimateur saisit le cathéter d'un médecin qui dénudait, il pique dans une veine sous la clavicule gauche et enfile le cathéter. Rapidement il perfuse du plasma sous pression. Après avoir perfusé deux flacons il entend son collègue dire «Je sens le cœur qui gonfle». Quelques minutes plus tard, les battements cardiaques reprennent de façon anarchique puis tout à fait régulièrement. Au bout de 20 minutes on enregistre un électrocardiogramme correct pour la situation. À la suite du plasma, on passe du sang et on peut constater l'apparition d'un pouls fémoral mais bien faible encore.

Comme la situation s'est «stabilisée», façon de parler, l'électrocardiogramme redevenu pratiquement normal, toute l'équipe se dirige vers la salle d'opération, le chirurgien tenant toujours son doigt sur le trou du ventricule droit.

Une fois le cœur suturé, la plaie thoracique parée et suturée, le thorax drainé, le patient est encore relié au ventilateur, lui permettant de respirer artificiellement.

48 heures plus tard, le patient reprend conscience et il est extubé et finit sa guérison dans une unité de soins.

À ce moment-là, d'autres «acteurs» rentrent sur la scène: les neurologues et les neuro-psychologues, les psychiatres. Ils sont empressés de contrôler l'état du cerveau!!

Contrairement à tous les pronostics, le malade était tout à fait conscient et il a pu nous raconter son histoire: Il était hospitalisé depuis 10 jours dans une clinique de psychiatrie pour des troubles psychiques. Il a profité d'une fin de semaine de congé pour vouloir mettre fin à ses jours en s'enfonçant un couteau dans le cœur et en fracturant deux côtes au passage.

Lorsque le «bip» sonna, vous connaissez la suite de l'histoire ...le rein fut transplanté rapidement et il fonctionna à merveille.

Curieusement, et nous n'avons aucune explication, le patient n'a plus jamais eu besoin de soins psychiatriques... Une pensée naliste pourrait soutenir le fait que le choc et l'arrêt cardiaque qu'il a subi, ont servi d'électrochoc pour sa maladie psychique...

Analyse d'expert

Comme le travail de médecin peut être gratifiant parfois, quand la vie reprend ses droits alors que l'on croyait tout perdu! Ce ballet de spécialistes dédiés, sous adrénaline, prêts à tout pour tenter de sauver quelqu'un...et y arriver contre toute attente.

Et que dire de la découverte ultérieure de cet homme si désespéré de la vie, que seule la mort lui semblait pouvoir apaiser sa souffrance...Nul doute que d'avoir frôlé de si près la mort lui a fait réaliser la beauté et la grandeur d'être en vie. Ces hommes et ces femmes d'exception l'ont sauvé, lui, lui ont confirmé qu'il comptait pour eux et, de ce fait, qu'il pouvait compter aussi pour d'autres, que sa vie avait de l'importance... Ce n'est pas si rare de voir des personnes suicidaires réorienter leur vision de la vie et de la mort lorsqu'elles se retrouvent gravement malades ou près de mourir.

En toute personne suicidaire sommeille le désir de vivre. Il faut lui donner la chance d'être reconnu.

Mademoiselle Lucie

Roland JEANNERET

Quatre-vingt-cinq ans passés, de petite taille, la tenue raide, altièrè, le menton conquérant avec un petit sourire narquois, elle avait de l'allure, Mademoiselle Lucie.

Elle vivait chichement de ses rentes dans un modeste appartement tenu avec goût, entourée de jolis objets choisis, sans surcharge, de livres dont on peut être sûr qu'elle les avait tous lus. Nous étions pratiquement voisins dans un quartier qu'on appelle encore le « Quartier neuf », mais qui se fait vieux.

Au sud de l'immeuble, un petit jardin clôturé, bien aménagé, soigneusement fleuri par les dames de l'immeuble et qui servait de salon de conversation. Elles papotaient dans leur robe du dimanche et leur chapeau à large bord en buvant le thé. Leur luxe et leur fierté étaient d'entretenir leur beau jardin et d'y trôner le dimanche sous des airs de dames patronnesses.

Mademoiselle Lucie y régnait avec une autorité naturelle tant sa petite taille ne l'empêchait pas d'avoir de la grandeur et d'inspirer le respect par son érudition. Un jour, elle s'amusa que je la compare à un petit Napoléon en jupon!

Née au début du vingtième siècle dans une famille d'ouvrier, Lucie resta célibataire et eut un parcours de vie atypique. Enfant, elle démontra des qualités d'intelligence, d'ordre et de vivacité avec, j'imagine, un zeste d'espièglerie. À la sortie de l'école primaire, elle aurait souhaité faire des études, mais ses parents n'en avaient pas les moyens financiers. Elle fit donc un apprentissage de secrétaire et se rendit compte rapidement que l'anglais deviendrait une langue indispensable dans le monde de l'industrie. Elle surprit sa famille dans les années vingt en lui annonçant qu'elle souhaitait partir en Angleterre. Du haut de ses 155 cm, n'écoulant que son ambition et faisant fi des conseils parentaux, elle traversa la Manche, valise à la main, sans adresse ni emploi.

Elle resta en Angleterre deux ans, comme fille au pair et rentra au pays avec dans ses bagages l'anglais, mais, hélas!, pas d'Anglais.

De petite secrétaire, elle gravit rapidement les échelons et devint secrétaire de direction dans l'industrie horlogère, fidèle au même patron toute sa vie, malgré un salaire modeste et une chiche retraite. Et toute sa vie elle fut discrètement amoureuse de son patron.

J'ai eu le plaisir de soigner Mademoiselle Lucie pendant quelques années. Nos échanges s'écartaient du cadre strictement médical. Souvent les consultations prenaient des allures de vau-deville, d'échanges de bons mots, d'improvisation.

Notre première rencontre eut lieu dans mon cabinet, à quelques pas de chez elle. Je la vois encore dans la salle d'attente, très droite sur sa chaise pour se grandir et toisant les autres patients.

«Comment allez-vous, Mademoiselle?»

«Forcément mal, sinon je ne serais pas ici. De toute façon, Docteur, vous n'y pourrez rien. J'ai bien sûr des problèmes liés à mon âge, une vieillesse sur le déclin».

«Très bien, Mademoiselle, comme vous n'attendez rien de moi, je ne risque pas de vous décevoir. Mais pourquoi avez-vous pris rendez-vous?»

«Parce que mon entourage a insisté, alors de guerre lasse, enfin... passons! Même ma cousine, qui est infirmière, m'a poussée à consulter. Je suis en fait une petite cousine de son mari et elle déteste quand je l'appelle cousine; alors chaque fois que j'en ai l'occasion, je l'interpelle. «Bonjour cousine, comment allez-vous cousine?» Pourtant d'ordinaire je ne pratique pas beaucoup le cousinage, mais avec elle, c'est différent; ça l'irrite et je trouve cela délicieux! Faut bien se permettre quelques mesquineries, sinon la vie serait monotone. Enfin... passons!»

Après vingt minutes de préambules, je ne savais toujours pas pourquoi Mademoiselle Lucie m'avait consulté.

«Alors de quoi souffrez-vous?»

«J'y viens, j'y viens; on m'avait prévenue que vous étiez assez directif et que vous interrompiez souvent vos patients. Vous aimez rapidement creuser les problèmes; pour moi c'est bientôt la tombe qu'il faudra creuser. Enfin... passons!»

«Vraiment, je vous trouve bien téméraire de me consulter».

«Ecoutez, en ville, nous n'avons guère le choix. Vous êtes jeune, il faut que vous me surviviez, j'ai déjà enterré deux de vos confrères. Vous avez la réputation d'un bon diagnostic, vous avez bonne façon, votre femme est très agréable et vous habitez le quartier. C'est donc tout naturel que je fasse appel à vous, même si on dit que vous êtes assez cher. Faut bien faire marcher le commerce, comme disait mon cher patron. Enfin... passons!»

Je finis par apprendre que Mademoiselle Lucie s'essouffait de plus en plus en montant ses escaliers, que ses jambes enflaient le soir, que son équilibre devenait précaire et que toutes ses articulations étaient douloureuses, surtout les genoux, mes «vieux cagneux», comme elle disait.

Nouvelle passe d'armes quand il fallut l'examiner:

«Vous voulez vraiment que je me déshabille? Vous êtes courageux, je ne suis qu'un triste spectacle. Que des vieilleries à l'intérieur et du flétri en surface, je vous préviens».

L'examen clinique confirma bien vite une insuffisance cardiaque avec tachy-arythmie sur fibrillation auriculaire, une stase pulmonaire et des oedèmes périphériques. Elle présentait également une insuffisance mitrale et une sténose carotidienne gauche. Je détaille volontairement les termes techniques car Mademoiselle Lucie détestait la vulgarisation et voulait connaître le vocabulaire médical. Je fis volontiers son dictionnaire.

Elle voulait tout connaître, a voulu ausculter son souffle cardiaque, son souffle carotidien.

J'étais mon diagnostic clinique par une prise de sang et un électrocardiogramme. Fallait bien entretenir ma réputation de médecin plutôt cher! D'emblée il fut exclu de l'envoyer consulter un cardiologue.

«Vous n'y pensez pas Docteur, je ne tiens pas à faire le cobaye. Et si le spécialiste n'est pas du même avis que vous?»

Je traitai donc Mademoiselle Lucie avec les moyens à disposition. La patiente s'améliora sous diurétique et digitalisation, du moins de mon point de vue, Mademoiselle Lucie ayant plus de peine à l'admettre. Encore une de ses coquetteries, elle aimait bien me mettre en situation d'échec.

«Disons que le souffle est un peu meilleur, mais j'urine tout le temps avec vos médicaments et je ne suis plus tout à fait continente; ça devient humiliant. Enfin ... passons!»

Au début, je contrôlais Mademoiselle Lucie tous les quinze jours à mon cabinet. Je dus la confier à un de mes collègues pendant mes vacances. À ma rentrée, je voulus savoir comment ça s'était passé.

«Ne m'en parlez pas, plus jamais vous me m'enverrez chez votre collègue. Dans la salle d'attente, il n'y avait que des vieux (probablement tous plus jeunes qu'elle). C'est bien simple, j'ai eu l'impression d'être dans l'antichambre d'un antiquaire, comme vieux meuble, évidemment! Chez vous, c'est différent: je rencontre de jeunes adultes et même des enfants, ça me réjouit. Quoique, aujourd'hui, il n'y avait que des vieux. Je trouve ça déprimant. Docteur, auriez-vous l'amabilité de me visiter à domicile dorénavant? Bien sûr, je regretterai de voir moins souvent votre épouse qui est si charmante et avec qui j'adore papoter. Je la reverrai au cabinet quand je viendrai régler vos honoraires».

Situation paradoxale où je visitais une patiente à domicile, mais qui venait à pied au cabinet payer ses factures. La première fois, elle confia à ma femme qu'elle me faisait une entière confiance pour la médecine mais que, certainement, je n'étais pas fait pour l'administration. Les problèmes financiers se réglèrent entre femmes!

Je visitais donc, désormais, Mademoiselle Lucie le mardi matin à domicile.

«Docteur, à quelle heure dois-je vous attendre?»

«Précisément entre 7h30 et 11h45!»

Ma boutade l'amusait et, à chaque fois, elle me reposait la même question et recevait, par rituel, la même réponse. Tout était rituel dans les visites, de l'accueil dans le salon Louis XV au lavage des mains en passant par le savon de Marseille posé sur un linge bien plié. Et, systématiquement, les mêmes questions:

«Docteur, comment va mon cœur?»

«Stable, heureusement».

«Vous devriez dire « hélas!», quand va-t-il donc s'arrêter? Et ma carotide?»

«Identique.»

«Hélas! quand donc va-t-elle se boucher pour de bon?»

Progressivement, la situation médicale étant stable, c'était surtout les discussions en fin de visite qui avaient le plus de piment pour la patiente et pour moi-même.

«C'est étrange, Docteur, quand je parle avec vous je n'ai plus aucune douleur. Dommage que vous soyez toujours pressé».

Elle aimait me confier les petites intrigues de la maison. Elle avait tendance à râler sur tout: les autorités, les transports, les journaux, la nouvelle génération. Un jour qu'elle était particulièrement négative, je ne sais plus sur quel sujet, je sortis son dossier et ostensiblement pris des notes.

«Que notez-vous, Docteur?»

«Que Mademoiselle Lucie me fait une crise existentielle d'adolescence tardive.»

«Oh merci, je prends ça comme un compliment».

Un matin, je lui rendis visite plus tôt que d'habitude. Fort surprise sur le pas de la porte, confuse, elle me proposa de revenir plus tard, le temps qu'elle mette sa robe du dimanche. Je refusai, trouvant que sa robe de semaine était très bien. Un peu contrariée, elle trouva vite sa revanche. Dans les années 80, j'avais l'habitude de faire mes visites à domicile en veston et cravate. Or, ce jour-là, j'étais en pantalon léger et polo. Pour Mademoiselle Lucie, ce fut sa deuxième surprise matinale.

«Ah! Docteur, aujourd'hui, vous êtes habillé sport».

Décodé, dans son langage, ça voulait dire: «Vous êtes drôlement mal fagoté.»

La fois suivante, plus classique, je la visitai en veston et cravate.

«Docteur, aujourd'hui, vous êtes d'une extrême élégance. Elle aimait les formes et les bonnes manières. Pour preuve, elle me relate un jour que la veille, elle avait reçu la visite de son banquier qui se déplaçait du Chef-lieu. J'imagine que Mademoiselle Lucie avait un modeste compte en banque, mais, que pour faire le point, elle exigeait que son banquier se déplace une fois par année.

«Figurez-vous, Docteur, que mon banquier a pris sa retraite, sans qu'on m'avertisse et que j'ai eu à faire à un jeune employé. Enfin... passons! Je n'ai rien à redire, ce jeune homme était très bien, correctement habillé, courtois. Mais quand je lui ai demandé son nom, il m'a répondu: «Monsieur Coulon» --- «Monsieur Coulon? Impossible, jeune homme. Quand on vient du Chef-lieu avec un nom pareil, on se nomme De Coulon. Un de vos malheureux ancêtres a dû perdre la particule, c'est très fâcheux. Pour moi, vous resterez Monsieur De Coulon».

«Mademoiselle Lucie, modérez votre enthousiasme, bientôt, vous m'appellerez Docteur De ... »

«Aucun risque, désolé pour vous, mais vous aurez toujours un nom d'essence populaire».

Et toc, pas de Docteur De....

Pour ne pas trop accentuer ma réputation de médecin cher, je proposai à la patiente d'espacer les visites. Elle le prit assez mal.

«J'imagine que vous ne pouvez plus rien faire pour moi et à quoi bon contempler ma déchéance? Ma vieillesse vous répugne».

«Quand vous dites ça, Mademoiselle, vous êtes d'une parfaite mauvaise foi, votre petit sourire narquois en témoigne. Vous avez de forts beaux restes mais disons que votre beauté s'est un peu patinée avec le temps. Vous êtes belle comme une vieille bouteille de Sauternes».

«Comme c'est bien dit Docteur, je vais faire semblant d'y croire. Une bouteille de Sauternes, non mais! Au cours de ma vie, on a déjà essayé de me faire passer pour une gourde, mais jamais encore pour une bouteille. Vous parlez comme mon ancien et cher patron».

«Vous aviez beaucoup d'admiration pour votre patron?»

«Plus que ça, ce fut l'amour de ma vie et lui aussi était amoureux, mais ni l'un ni l'autre n'osions en parler».

«C'est donc resté un amour platonique?»

«Que voulez-vous? Il était marié et mal marié. Sa femme ne le méritait pas: superficielle, parvenue, peu cultivée».

«Vous n'avez même jamais échangé un baiser?»

«Non, notre seul échange physique fut une fois dans la pénombre d'un corridor où il m'a pris tendrement par la main.»

Mademoiselle Lucie parlait avec émotion de ces instants, comme du grand frisson de sa vie.

Son esprit resta vif jusqu'au bout, ses remarques pointues et drôles. Par contre, son corps subit les outrages des années, son cœur s'affaiblit, ses genoux cagneux ne la portaient plus et elle perdait souvent l'équilibre. Ne pouvant plus se suffire à elle-même, il fallut se résoudre à un placement dans un home.

«Vous vous rendez compte, moi, chez les vieux? Enfin... passons!»

Et elle... passa! Un matin, on la retrouva muette, morte, une semaine à peine après son entrée dans le home. Pour constater son décès, je mis bien sûr un veston et une cravate.

«On ne badine pas avec l'élégance, Mademoiselle Lucie!»

Elle reposait dans sa robe du dimanche, un petit rictus au coin de la bouche. En rédigeant le certificat de décès, j'échangeai quelques mots avec l'infirmière. Elle me dit qu'elle ne l'avait connue qu'une semaine, mais qu'elle avait eu de longues confidences avec elle. Mademoiselle Lucie lui avoua qu'elle était un peu amoureuse de son médecin, mais que, vu son âge, l'épouse du Docteur n'avait rien à craindre.

Attendri par cette confidence, je me remémorai les visites à domicile. À chaque fois que je contrôlais sa pression artérielle, elle avait l'habitude de me prendre par la taille, prétextant une douleur d'épaule et devant s'accrocher. Moi, je faisais semblant d'y croire!

C'était l'histoire de Mademoiselle Lucie à qui j'avais demandé l'autorisation de raconter nos conversations si un jour j'écrivais mes mémoires.

Que ce témoignage soit un encouragement pour mes jeunes collègues, malgré les turpitudes administratives de plus en plus lourdes, à continuer de savourer dans leur travail les contacts tellement enrichissants avec leurs patients.

Analyse d'expert

Certains patients nous amènent à «transgresser» le cadre de consultation habituel: visites à domicile non essentielles, conversations sociales.... Le jeu du transfert et du contre-transfert, réactions inconscientes de part et d'autre, nourrit de telles relations, parfois pour le meilleur, parfois pour le pire...

Des mots de tendresse

Yvon MORRISSETTE

Quand j'examinais un jeune enfant au microscope opératoire (certains faisaient cet examen en position assise), je préférais que le sujet soit couché. Je m'efforçais toujours de le détendre par des mots gentils, car c'est tout de même assez délicat ce genre d'intervention: «mon p'tit lapin», «mon p'tit ange», «ma belle p'tite fleur», «Docteur va pas te faire mal», et ainsi de suite.

Un jour, une mère se présente avec sa petite fille, Manon. Je l'examine non sans avoir fait pleuvoir sur elle plein de mots doux: «T'es don' bien belle!», «T'as don' un beau nom, Manon!», «Vas-tu laisser le Docteur regarder dans ta p'tite oreille pour voir s'il y a un p'tit bobo?» Plusieurs années plus tard, Manon est revenue me voir avec son propre enfant.

«Me reconnaissez-vous, Docteur?», me dit-elle en me rappelant les circonstances de notre rencontre qui datait d'une bonne quinzaine d'années. «Malheureusement, Madame, après toutes ces années, je n'arrive pas à me souvenir: vous étiez toute petite et je vois tellement de patients!»

Et elle de répondre: «Moi, je vous aurais reconnu n'importe où. Quand j'ai appris que je devais déménager de la ville avec mes parents, j'ai compris que je ne vous reverrais plus. J'en ai pleuré pendant trois semaines. Vous savez, Docteur, les seules paroles de tendresse que j'ai eues pendant mon enfance, c'est vous qui me les avez adressées».

Je n'ai plus jamais revu Manon, mais j'ai souvent repensé à elle. À chaque fois, les larmes me montent aux yeux.

Analyse d'expert

Un enfant carencé est très sensible aux paroles et aux gestes posés à son endroit.

Le médecin joue un rôle très important auprès des gens en difficulté et une parole, un bon geste peuvent changer leur vie.